

## Trois coups d'un Ducharme

*HA ha !...*

*Ines Pérée et Inat Tendu*

*L'Océantume*

Raymond Bertin

---

Numéro 144 (3), 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67742ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Bertin, R. (2012). Compte rendu de [Trois coups d'un Ducharme / *HA ha !...* / *Ines Pérée et Inat Tendu* / *L'Océantume*]. *Jeu*, (144), 42–46.

## HA ha !...

TEXTE **RÉJEAN DUCHARME** / MISE EN SCÈNE **DOMINIC CHAMPAGNE**, ASSISTÉ DE **GUILLAUME CYR**  
CONSEILLER DRAMATURGIQUE **PAUL LEFEBVRE** / DÉCOR **MICHEL CRÊTE** / COSTUMES **FRANÇOIS BARBEAU**  
ÉCLAIRAGES **ÉTIENNE BOUCHER** / MUSIQUE ORIGINALE **MICHEL SMITH** / ACCESSOIRES **ALAIN JENKINS**  
MAQUILLAGES **JACQUES-LEE PELLETIER**  
AVEC **MARC BÉLAND** (BERNARD), **ANNE-MARIE CADIEUX** (SOPHIE), **SOPHIE CADIEUX** (MIMI) ET **FRANÇOIS PAPINEAU** (ROGER).  
PRODUCTION DU **THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE**, PRÉSENTÉE DU 15 NOVEMBRE AU 10 DÉCEMBRE 2011.

## Ines Pérée et Inat Tendu

TEXTE **RÉJEAN DUCHARME** / MISE EN SCÈNE, ENVIRONNEMENT SCÉNIQUE ET ACCESSOIRES **FRÉDÉRIC DUBOIS**,  
ASSISTÉ D'**ADÈLE SAINT-AMAND** / COSTUMES **YASMINA GIGUÈRE** / MUSIQUE **PASCAL ROBITAILLE**  
ÉCLAIRAGES **DENIS GUÉRETTE**  
AVEC **ANNE-ÉLISABETH BOSSÉ** (SŒUR SAINT-NEW-YORK-DES-RONDS-D'EAU), **JONATHAN GAGNON**  
(PAULINE-ÉMILIE), **STEVE GAGNON** (INAT TENDU), **MIRO LACASSE** (ESCALOPE, PIERRE-PIERRE PIERRE),  
**CATHERINE LAROCHELLE** (INES PÉRÉE), **FRANCE LAROCHELLE** (ISALAIDE LUSSIER-VOUCRU) ET  
**ÉDITH PATENAUE** (AIDEZ-MOI LUSSIER-VOUCRU).  
PRODUCTION DU **THÉÂTRE DES FONDS DE TIROIRS**, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI DU 21 FÉVRIER AU 10 MARS 2012.

## L'Océantume

D'APRÈS LE ROMAN DE **RÉJEAN DUCHARME** / ADAPTATION, MISE EN SCÈNE ET SCÉNOGRAPHIE **SYLVAIN SCOTT**,  
ASSISTÉ À LA MISE EN SCÈNE PAR **DOMINIQUE CUERRIER** / CONSEILLER DRAMATURGIQUE **MARTIN FAUCHER**  
COSTUMES **LINDA BRUNELLE** / ÉCLAIRAGES **LUC PRAIRIE** / ENVIRONNEMENT SONORE **DOMINIQUE CUERRIER**  
AVEC **CARMEN FERLAN**, **MARIE-CLAUDE GUÉRIN**, **GUILLAUME TELLIER** ET **ANNE TRUDEL**.  
PRODUCTION DU **THÉÂTRE LE CLOU**, PRÉSENTÉE À LA RENCONTRE THÉÂTRE ADOS EN AVRIL 2011, PUIS EN TOURNÉE AU QUÉBEC.

RAYMOND  
BERTIN

# TROIS COUPS D'UN DUCHARME

Non, nous n'aurons vu nulle part de cliché récent de l'homme, à l'occasion de son 70<sup>e</sup> anniversaire de naissance, en 2011 ; l'écrivain le plus invisible et silencieux de la littérature québécoise, voire de la francophonie, n'aura pas accordé d'entrevue exclusive à quelque média de masse ou webzine confidentiel que ce soit. Il aura, fidèle à lui-même depuis près d'un demi-siècle, laissé parler son œuvre à sa place. Mais, qui sait, on peut toujours rêver et l'imaginer s'être glissé incognito parmi le public d'un soir, pas celui de la première, dans l'une des salles où ses mots d'autrefois étaient proférés, inlassablement, par de vaillants comédiens d'aujourd'hui. Osons croire que la chose puisse l'intéresser... Il va sans dire, pour qui s'est astreint à lire Ducharme, ses romans comme son théâtre – « tâche » qui ne devrait pas être réservée qu'aux étudiants en lettres ! –, le défi, ne serait-ce que de se mettre ces mots en bouche, paraît immense : la baroque langue ducharmienne, amalgame incomparable de sonorités familières, empruntées et inventées, n'est pas de tout repos. Ce qu'en écrivait Jean-Pierre Ronfard, dans sa préface à *HA ha !...*<sup>1</sup>, qu'il

fut le premier à faire advenir sur scène, sonne aussi juste si on l'applique à *Ines Pérée et Inat Tendu* : « C'est une langue en rupture de ban qui mélange tous les niveaux, toutes les provenances idiomatiques. Québécoise, bien sûr ; profondément ; mais une langue québécoise qui se joue d'elle-même, qui s'invente à mesure qu'on l'emploie, qui récupère la « guiltyloquence » aussi bien que le joul, le français de France ou l'anglais, qui surtout sert d'exutoire à la poussée créatrice de l'auteur. Langue impure ? Oui ! Magnifiquement bâtarde. Moderne. » La dernière année a permis au public montréalais de s'y frotter trois fois, si on ajoute aux deux pièces précitées l'adaptation scénique pour les adolescents du roman *L'Océantume*, par le Théâtre le Clou.

L'idée de la directrice artistique du Théâtre du Nouveau Monde, Lorraine Pintal, qui avait elle-même monté cette pièce avec bonheur en 1990, de confier la grande orchestration de *HA ha !...* à Dominic Champagne, recelait de belles promesses comme quelques risques. Le metteur en scène, que l'on a surnommé « le capitaine du bordel » dans *l'Emporte-pièces*, programme annuel du TNM, a déjà été à la barre de gros

1. *HA ha !...*, Paris, Gallimard, 1982, p. 11. Tous les extraits de la pièce sont tirés de cette édition.



*HA ha !...* de Réjean Ducharme, mis en scène par Dominic Champagne (TNM, 2011). Sur la photo : François Papineau (Roger), Anne-Marie Cadieux (Sophie), Sophie Cadieux (Mimi) et Marc Béland (Bernard). © Yves Renaud.

bateaux bordéliques, en effet, depuis *Cabaret neiges noires* (1992), qui a fait sa réputation. On peut penser, notamment, à *l'Odyssee* d'Homère (TNM, 2000) pour lequel il récolta plusieurs prix, ou à ses collaborations plus récentes avec le Cirque du Soleil (*Varekai*, *Zumanity*, *Love*). Voilà l'un des rares metteurs en scène à admettre « sans broncher qu'il lui est arrivé aussi de faire un ou deux flops » (*l'Emporte-pièces*, p. 52). N'empêche : on peut penser que l'esthétique théâtrale qu'il a favorisée au fil des ans, festive à l'instar du cirque, à l'énergie débridée, frôlant la démesure du *rock and roll* dans l'outrance de ses envolées cabaretières, avait des chances de convenir à l'univers déjanté de Ducharme.

Sans être un bide, le *HA ha !...* de Champagne n'était pourtant pas totalement réussi. La scène encombrée d'objets bigarrés tout droit sortis des années 70, la surenchère de signes pas toujours probants – je pense à la projection de mots répétés par les personnages, en particulier Roger, le poète tyran, avec ses « moignon, moignon », « oignon don », « sapa dalure » et autres « ahougnanhan » – et le ton exalté, criard, vitupérant

d'un bout à l'autre de la représentation, qui, s'il pouvait sembler justifié, nous faisait perdre bien des bribes devenues incompréhensibles, sont quelques éléments qui m'ont paru détourner l'attention de l'essentiel. Comme si le bordel scénique, juxtaposé au texte déjà chargé, avait contribué à noyer le poisson, à créer la confusion plutôt qu'à éclairer le sens de l'œuvre. Au point qu'à mi-spectacle, un passage, qui est peut-être une faiblesse du texte même, distillait l'ennui. Comme si ce qui se déroulait sur scène ne concernait que les protagonistes, restés dans leur décennie, tels de rares et dégradées pièces de musée.

### Jeux de massacre

Deux couples de soi-disant « amis » amplement vulgaires se croisent, s'entrechoquent, se flattent et se griffent, s'attirent et se repoussent, s'entredéchirent dans l'appartement de l'un d'eux : Roger qui, affalé en peignoir dans son *lazy-boy*, répète un incompréhensible « bedit discours du drone », et Sophie, son hystérique compagne d'amour-haine, qui, exaltée, cherche

qui ? un peu d'affection, beaucoup d'attention... Entre ces deux-là, la tension est palpable, la confrontation immédiate ira s'accroissant au fil du spectacle. Car il s'agit bien de cela : dans *HA ha !...*, on se met en scène, on fait un *show*. À qui destiné ? À soi-même et à son entourage, pour se convaincre qu'on existe bel et bien dans ce vivre-ensemble dénaturé.

SOPHIE – C'est de la tendresse que tu veux ? C'est bien ça ?

ROGER – C'est ça ! C'est bien ça ! De la tendresse ! Vite ! Une goutte ! Je brûle !

SOPHIE – Comment c'est fait de la tendresse ?... J'en ai entendu parler mais j'en ai jamais vu. Ça ressemble-tu à ça ? (*Elle lui crache à la figure.*) (p. 89)

Le quatuor d'acteurs, parmi les plus solides qu'on puisse trouver, n'a qu'à moitié livré la marchandise. Un François Papineau méconnaissable, tignasse longue, barbe et lunettes, cigare au bec, compose un Roger bourru, bête et méchant, pseudo-intellectuel qui va jusqu'à citer Witkiewicz : « Quelque chose en moi se délecte de ce sacrifice sans fin dans cette médiocrité sans fond... » (p. 28), une phrase qui résume bien le « message » de ce grand bordel théâtral. Son jeu est crédible, quoiqu'un peu engoncé, comme manquant de naturel pour qu'on y croie vraiment. De son côté, Anne-Marie Cadieux, qu'on a vue briller dans toutes sortes de grands rôles depuis nombre d'années, semble ici, malgré la liberté et l'outrance qui caractérisent sa Sophie, prisonnière de ses manies et manières, tics, gestes et éclats de voix vus et entendus cent fois ; qui plus est, le « ton » qu'elle adopte dès le départ ne changera guère durant les presque trois heures que dure la représentation. Quant à Marc Béland, son alcoolique Bernard, qui ne connaît aucun moment de sobriété, toujours accroché à sa bouteille, roulant souvent par terre en véritable loque humaine, paraît tout extérieur, forcé, exagéré, peu vraisemblable, contrairement à ce qu'on aurait pu attendre de cet acteur investi.

La révélation sera Sophie Cadieux, qui campe une Mimi à la fois naïve, candide, timide, qui craint jusqu'à s'en rendre malade le contact physique avec les autres, et fâchée, rageuse, révoltée quand elle comprend que tous se moquent d'elle et de sa belle sensibilité. Après avoir tout tenté pour concilier l'inconciliable, recoller les morceaux de relations auxquelles il n'y a rien à comprendre, elle qui affirme à Roger de toute façon : « Ça te sert à rien de m'expliquer rien ; je comprends jamais rien ! » (p. 63), elle plongera à son tour dans la décadence, s'enivrera en repoussant son Bernard de mari ingrat et grimpera sur une table pour, enfin, elle aussi « faire [son] show ». Victime de la médiocrité ambiante, elle sacrifie ainsi le meilleur d'elle-même, le peu de bon sens qui restait dans le microcosme de ce huis clos infernal par la grandeur de sa petitesse !

Créée en 2010 à Québec, la production d'*Ines Pérée et Inat Tendu* du Théâtre des Fonds de Tiroirs arrivait à Montréal deux ans plus tard, précédée d'une bonne rumeur. Et pour cause : l'équipe de jeunes créateurs s'est investie avec fougue et rigueur dans cet autre défi ducharmien, pas moins corsé que le précédent. Là aussi, la langue est à l'avant-plan, métissée, plus poétique sans doute mais tout aussi violente. Ici aussi, la scène est encombrée et le rythme enlevé. Si *HA ha !...* montrait des adultes au faite de leur décadence, cette fois les héros sont des enfants ; des enfants « de 20 ans » tout de même, précèdent les didascalies<sup>2</sup>, ce couple de jumeaux orphelins qu'on n'attendait pas : Ines et Inat surgissent à l'improviste dans une clinique vétérinaire, au hasard de leur quête d'une famille d'adoption qui les entraîne de porte en porte. Exaltés, voire survoltés dans le cas de la fille, avides d'authenticité, prêts à en découdre avec tout ce qui les contrarie, ces deux-là dérangent, bousculent, tant par leurs agissements que par leurs propos. À tel point qu'aucun des adultes qu'ils rencontreront et supplieront de les prendre sous leur aile, trop ébranlé, ne daignera répondre à cette demande. Parmi ceux-ci, la première, la vétérinaire Isalaide Lussier-Voucru – les noms des personnages de Ducharme ! – qui se sent à la fois touchée et horrifiée par ces hurluberlus, manigancera afin de les balancer à son ami, le psychiatre Mario Escalope, qui pourrait le bourrer de pilules pour les mater. Entre-temps, pour combler leur creux au ventre, Isalaide (France LaRochelle, qui l'incarne, semble plutôt jeune pour le rôle, ce qui la rend peu crédible) leur offre des boîtes de nourriture pour chats et pour chiens... qu'elle se prendra dans le front !

INES PÉRÉE – *Do-nous une faveur, meurs, rends-nous homicides pour que les gens nous trouvent intéressants. Pour qu'on se fasse prendre par la police. Pour que les photogrames nous photograissent. Que les klaxons nous klaxent, que les sirènes nous glapissent, que quelques revolvers nous regardent de travers sans baisser leur unique paupière !* (p. 24)

Le personnage d'Ines, véritable pilier de la pièce, moteur de l'action plus que son compagnon, rêveur un peu fatigué qui passe certaines scènes endormi, mène la marche à fond de train, sous les traits de la comédienne Catherine Larochelle. D'une énergie qui ne se dément pas, impudique dans son short de plage, bottée de caoutchouc, la comédienne donne une prestation électrique, son jeu très physique s'alliant parfaitement à ses diatribes outrancières, violentes, intempestives. Steve Gagnon, en Inat, campe son pendant plus accommodant, modéré, qui tente de calmer ses ardeurs. Tous deux porteurs d'une « petite idée », symbolisée chez elle par un violon violet, chez lui par un papillon en carton épinglé dans son dos, ils perdront ces objets, et leurs illusions, à mesure que leurs

2. *Ines Pérée et Inat Tendu*, Montréal, Leméac/Parti Pris, 1976, p. 3. Toutes les citations sont tirées de cette édition.



*Ines Pérée et Inat Tendu* de Réjean Ducharme, mis en scène par Frédéric Dubois. Production du Théâtre des Fonds de Tiroirs, présentée au Théâtre d'Aujourd'hui à l'hiver 2012. Sur la photo : Anne-Élisabeth Bossé, Catherine Larochelle et Steve Gagnon. © Valérie Remise.

rencontres se solderont par des échecs. Rencontre avec Sœur Saint-New-York-des-Ronds-d'eau, incarnée avec brio par une Anne-Élisabeth Bossé débridée, hilarante, dans son accoutrement de religieuse des temps passés, prise entre les valeurs ancestrales du christianisme et une sexualité sous-jacente qu'elle ne peut totalement cacher. L'homme d'affaires cleptomane Pierre-Pierre Pierre, interprété par Miro Lacasse (qui joue aussi avec autorité le psychiatre Escalope), personnage hautement pervers, montre aussi tout le côté tordu dont peuvent faire preuve certains adultes dans leurs fonctions sociales.

Pauline-Émilienne, la garde-malade court vêtue, qui passe et repasse, traversant la scène aux moments les plus inopportuns, ajoute à l'absurde de l'oeuvre, surtout qu'elle est jouée par Jonathan Gagnon, comédien de belle carrure ! À la fin, Isalaide, émue par

la quête des jeunes, bouleversée dans ses valeurs, décide à son tour de se lancer dans le monde et, à son tour vêtue comme pour la plage, lancera une tirade digne des indignés d'aujourd'hui. Le metteur en scène Frédéric Dubois a bien saisi et su exprimer la réelle actualité de cette oeuvre de révolte écrite en 1976.

S'agissant d'adapter un roman, touffu comme il se doit chez Ducharme, en l'occurrence *l'Océantume*, paru en 1968 et qui fait tout de même 190 pages bien tassées, le défi pour Sylvain Scott, l'un des codirecteurs artistiques du Théâtre le Clou, était double, pour ne pas dire triple, car il en signe non seulement l'adaptation mais aussi la mise en scène et la scénographie. On peut imaginer l'ampleur du travail qu'une telle entreprise a pu représenter : garder l'essentiel de l'action et des dialogues, condenser, élaguer, construire une histoire



*L'Océantume*, adapté et mis en scène par Sylvain Scott (Théâtre le Clou, 2011).  
 Sur la photo : Marie-Claude Guérin (Iode Ssouvie) et Anne Trudel (Asie Azothé). © spinprod.com.

plausible, faire ressortir la puissance de l'univers romanesque à travers la mise en scène. Le maître d'œuvre a pu compter sur une équipe de comédiens et de concepteurs aguerris qui ont permis à *L'Océantume* d'exister dans cette version destinée au public adolescent. Avec sa langue chargée, son imaginaire complexe, insolite, la pièce a pu paraître à certains pas tout à fait appropriée à ce public ; c'est sans doute qu'on a tendance à sous-estimer les jeunes, qui peuvent absorber, sentir et saisir par les sens et le cœur ce que bien des adultes capteront d'abord par la raison... Une discussion après la représentation à laquelle j'ai assisté, l'une des toutes premières, lors de la Rencontre Théâtre Ados, m'a convaincu en tout cas que le message avait passé.

À nouveau, les protagonistes sont des enfants, deux fillettes que tout oppose mais qui deviendront amies envers et contre elles-mêmes, pourrait-on dire. Iode Ssouvie, fille révoltée, amère et méchante de l'ivrogresse Ina Ssouvie, une loque humaine, vit avec sa famille dans un bateau à vapeur transformé en maison de fortune, au bord de l'eau. Or, voilà qu'arrive, pour s'installer dans le manoir d'en face, Asie Azothé, une petite Finlandaise, blonde, mignonne, en robe à froufrous, chanteuse qui a tout pour déplaire à Iode et à son frère Inachos, qui surnomme cette victime idéale Zizi Zozote, pour rire, bien sûr. Fascinée par Iode, Asie Azothé en tombe presque amoureuse, d'une passion pure, que bientôt

l'autre partagera, en se rendant compte que, derrière ses airs de sainte nitouche, Asie a du cran, du courage pour faire des mauvais coups avec elle. Ensemble, elles libéreront de leur enclos les bœufs affamés du voisin et en subiront les conséquences : Iode internée, Asie envoyée dans un camp de vacances, elles parviendront à se libérer à leur tour, avec l'aide de Faire-Faire, une femme médecin toute de blanc vêtue, montée sur des cothurnes rouges, une auréole de lumière autour du visage.

Les dialogues percutants qui jaillissent du tac au tac, la musique sur bande qui ponctue l'action, une scénographie relativement dépouillée – le bateau des Ssouvie (Sous-vie ?), une simple table, devenant théâtre ou salle de classe – et des costumes délirants où s'exprime la folie de l'univers ducharmien, font de ce spectacle une proposition cohérente. Quant au jeu des comédiennes et de l'unique comédien, il est senti, bien incarné, chacun plongeant avec fougue et un plaisir évident dans cette tragi-comédie de l'enfance en rupture avec le monde des adultes vu comme une véritable prison. « Nous sommes devenus des criminels », « Nous avons cessé d'être des enfants ! », lancent à tour de rôle Asie et Iode, soudées, dans leur ultime voyage vers la Terre de Feu, où le rêve qui les guide deviendra à nouveau possible. Somme toute, une belle réussite. ■